



La rivière rouge et l'oie muette

Description

Dans un village où la forêt penchait sur la rivière, on disait que celle-ci était ensorcelée les nuits de gel. Quand l'hiver arrivait, l'eau devenait rouge sous les reflets du ciel, et les enfants se pressaient derrière les vitres pour écouter les craquements de la glace. L'air sentait le bois brûlé et le pain noir ; le vent portait des branches sèches et le soir tombait vite.

Dans ce village vivait Lin, un jeune vannier aux mains fines. Il tressait l'osier à l'aube pendant que le coq chantait, ses doigts glissant entre les brins humides, le dos penché près du sol froid. Les anciens disaient : « Ce garçon a plus de patience que trois vieillards réunis ! » Un matin, Lin descendit vers la rivière en portant sous son bras un panier neuf qu'il voulait offrir à sa grand-mère. Le pont de pierre grinçait sous ses pas légers ; il s'arrêta net. Sous l'arche dormait une oie blanche, couchée sur la rive où la boue gelée brillait comme du sel.

Lin s'approcha en silence. L'oie avait perdu une plume sur chaque aile ; elle ne bougeait pas quand il parla doucement : « Tu as froid ? Moi aussi, parfois... » Il cueillit un peu d'herbe sèche, en fit une poignée qu'il glissa près d'elle. L'animal tourna seulement l'œil mais ne fit aucun bruit.

Au village, on se moquait des bêtes blessées : « Qu'une bête reste muette, ce n'est pas affaire d'homme ! » Mais Lin revint au pont la nuit suivante, une pomme cachée dans sa poche et du lin dans son mouchoir. La lune basse éclairait à peine les pierres ; il chuchota : « Tiens, goûte si tu veux... » L'oie renifla mais recula sans un son. Trois nuits de suite, Lin descendit ainsi avec du pain rassis ou une petite branche pour lui parler doucement.

Or, au matin du troisième jour, devant la porte du vannier reposaient trois objets couverts de givre et de plumes grises : un bouton d'argent terni, une clé minuscule piquée de rouille et un morceau de verre poli par la rivière.



C'est ce même jour que le père de Lin frappa contre le chambranle : « Fils, laisse ces animaux ! On dit que cette oie-là est envoyée par le courant rouge — c'est mauvais présage... Viens plutôt ramasser du bois avant que tout soit pris ! »

Mais Lin n'écouta qu'à moitié ; son regard courut sous la table jusqu'aux trois objets glacés qu'il avait ramassés avec soin. Son cœur battit fort, comme si quelqu'un frappait dans sa poitrine.

La nuit venue, Lin retourna encore au pont malgré l'interdit lancé par son père : « Ne va pas au bord après la tombée du jour ! » Pourtant ses jambes filèrent toutes seules dans le gel mordant.

À mi-chemin sur le sentier bordé d'ajoncs secs, il trouva deux enfants assis près du vieux saule qui surveillait toujours le gué — Myriam aux tresses pleines d'épines et Gilles qui portait toujours deux mitaines dépareillées. Ils tapotaient leurs genoux pour se réchauffer.

« Où vas-tu ? demanda Myriam sans sourire.

— Je vais voir si l'oie a bougé,

dit Lin.

— Personne ne doit traîner là-bas après la nuit noire,

gronda Gilles en secouant ses mitaines comme pour chasser un mauvais sort.

— Je n'y vais pas longtemps... C'est juste un animal fatigué,

soupira Lin en évitant leurs regards.

Myriam haussa les épaules mais souffla :

— Prends garde à tes mains alors... »

Et ils restèrent là jusqu'à ce que Lin disparaisse entre les troncs sombres.

Sous le pont, tout était blanc sauf quelques touffes rousses collées contre la pierre humide. L'oie était là encore, mais quelque chose avait changé : à ses pattes brillait une flaque sombre traversée par des traînées rouges fines comme des fils — reflet peut-être ou trace oubliée ?

Lin s'accroupit lentement ; il voulut toucher son aile cassée mais aussitôt l'animal dressa la tête et ouvrit le bec sans émettre aucun cri. Le regard soudain fixe glaça Lin jusqu'au bout des doigts.

« Que veux-tu ? murmura-t-il très bas.

Mais aucune voix humaine ni animale ne répondit — seule la rivière coulissait avec un bruit sourd derrière eux.

Alors Lin fit ce qu'il n'aurait pas dû faire : il prit entre ses paumes froides le cou doux de l'oie et souffla dessus en espérant lui redonner un peu de chaleur.

Aussitôt un frisson monta depuis les cailloux humides jusqu'au ciel couvert ; tous les bruits semblèrent s'éteindre autour du pont — plus d'eau vive ni cliquetis d'insectes sous les feuilles mortes. Une odeur lourde envahit ses narines, comme celle des caves fermées trop longtemps.

L'enfant recula brusquement mais garda serré contre lui un duvet léger accroché à ses manches trempées.

Le lendemain matin, tout changea dans le village : au lieu d'un filet rouge coulant entre les berges sombres, on vit jaillir une eau trouble pleine d'écume noire ; même ceux qui veillaient tôt refusèrent d'aller y remplir leurs seaux, tant leur visage restait pâle à cette vue.

Les anciens se rassemblèrent sous le porche étroit qui grinçait au vent sec ; ils parlèrent longtemps puis envoyèrent Myriam chercher Lin chez lui, tandis que Gilles frappait chez chaque voisin :

« Un malheur rôde autour du gué ! Qui a touché à ce qui devait rester secret ? »

soufflèrent-ils en roulant leurs gros yeux fatigués au-dessus de leurs barbes blanches ou de leurs mentons fripés par trop d'années passées dehors.

Myriam trouva Lin assis dans sa chambre minuscule, penché contre l'arrière-cour où pendaient des paniers vides accrochés aux cordes raides comme des arpèges muets. Elle tira doucement sur sa manche :

« Dis-moi ce que tu as fait hier soir — pourquoi tes mains sont-elles toutes bleues ? »

demanda-t-elle sans colère ni moquerie cette fois-ci.

« Je voulais juste réchauffer l'oie... J'ai désobéi quand mon père a parlé. »

répondit-il presque sans souffle.

Puis il ouvrit sa main gauche : dedans reposaient encore quelques plumes givrées mêlées aux trois petits objets trouvés devant sa porte plus tôt.

« Montre-moi, » dit Myriam.

Tous deux descendirent ensemble vers la rivière changée.

Là, ils croisèrent Gilles qui attendait déjà, tenant entre ses bras un filet grossier plein de cailloux polis.

« Je viens aussi, » annonça-t-il simplement.

Or, lorsqu'ils arrivèrent près du pont, chacun sentit ses pieds coller étrangement au sol boueux.

Les cailloux vibraient sous leur poids.

Le temps semblait suspendu entre deux souffles.

Lin posa alors dans l'eau sale : le bouton argenté d'abord, rien.

La clé rouillée ensuite : un remous timide, c'était tout.

Mais lorsque vint enfin le tour du verre poli, l'oie blanche sortit lentement de dessous la pierre, frottant chaque plume contre la surface écumeuse.

Sans bruit, elle plongea entièrement.

Au moment précis où disparaissait sa queue ronde, l'eau cessa toute agitation, puis redevint peu à peu claire, sans trace ni couleur autre qu'un reflet gris tirant vers un bleu pâle.

C'est alors seulement que résonnèrent quelques notes basses : un vol sauvage passa très haut dans le ciel chargé, apportant une chute soudaine de neige fine.

Tous trois restèrent figés, l'esprit vide, tandis qu'une odeur neuve — celle du linge séché dehors — se répandait alentour.

Avant midi, sur chaque maison apparut un ruban noué, pris dans le panier offert par Lin.

Il n'y eut plus jamais, de mémoire d'homme, cette étrange teinte rouge lors des premiers frimas.

Mais chaque année, pour se souvenir, cinq enfants emmenaient auprès de la rivière une miche de pain noir coupée en trois parts — une pour eux, deux partagées avec les oiseaux muets venus hiverner sur les berges désertes.

Ils déposaient un simple bouton, puis une clé faiblement brillante, puis un galet doux roulé à main nue.

Dès lors, l'histoire circula moins parmi les vieillards amers : ce furent les jeunes seuls capables de raconter le fil tissé entre panier, bec silencieux et boue froide.

Jusqu'à aujourd'hui, dans chaque maison riveraine, on pose devant la fenêtre basse une petite plume blanche liée par un fil bleu lors du premier givre.

Ainsi, personne, aucun jour, n'oubliera vraiment.

date créée

11/05/2026

Auteur

tesai